

## **La Guerre des mondes, de Steven Spielberg**

*La Guerre des mondes* est-elle un médicament, un contrepoison, un laxatif ? Plus précisément, Spielberg souhaitait-il, en tournant ce film inspiré du célèbre roman de H. G. Wells, se purger des ouates, des guimauves, des marsh mallows cuits au feu de bois boy scout que sont *E.T.* et *Rencontre du troisième type* ? Peut être, mais quoique techniquement abouti (du point de vue de la photographie comme de la bande son, les acquis de la scène de débarquement du *Soldat Ryan* sont frappants) et franchement efficace, ce film passe, comme tous les films de Spielberg, à côté des ambitions qui ont manifestement présidé à son tournage : le grand réalisateur n'a strictement rien à dire et, même quand il met un drame en scène, celui-ci ressemble au final à un téléfilm de Noël. Steven Spielberg est au cinéma américain ce que John Irving est à la littérature du nouveau continent et Richard Rorty à sa philosophie : un fabricant de magnifiques paquets-cadeaux que l'on gagne à ne pas déballer. Spielberg est une sorte de technocrate du cinéma, extrêmement compétent mais complètement vide de sens ou absent de ce qu'il produit. Au point que ce n'est sans doute pas un hasard s'il est le réalisateur préféré du personnage principal de la mielleuse série *Dawson's Creek*. Car enfin, si l'on s'abstrait du spectacle qu'offre *La Guerre des mondes*, il est difficile de ne pas pouffer de rire devant le message pseudo-philosophique navrant qu'il offre dans son épilogue et dans sa scène finale (un *happy end* invraisemblable et ridicule qui évoque une publicité d'assurance). Quant au fond du film, autrement dit, la relation du père avec ses enfants, elle est un nouvel avatar – ici aussi, typiquement publicitaire – de la vision donnée de la paternité depuis près de quinze ans : s'ils ne sont pas carrément indifférents à leur progénitures, les pères sont incompetents, irresponsables, débiles (au sens propre du terme), décevants et complètement en retrait par rapport, non pas à la mère, mais à la *figure* de la mère (que Spielberg divinise littéralement dans *A.I.*), laquelle figure, réduite à sa seule affectivité (et, en publicité, à sa fonction d'instance de choix, de sélection de biens de consommation), est l'unique source de légitimité de la « cellule » familiale.

On pourrait du reste résumer *La Guerre des mondes* en disant qu'il s'agit d'un film qui montre les actions d'un père (par définition : mauvais) qui cherche à devenir digne de sa paternité en ramenant ses enfants à leur mère (!). Il est à noter que, Ray, le personnage principal du film, ne peut conquérir cette même paternité que dans une situation particulièrement « virile », exceptionnelle, en l'occurrence une guerre – le retour à une situation normale signifiant de fait le retour à la débilité, à l'impuissance paternelle, comme en témoigne la dernière image du film où le même Ray, comme frappé de stupeur religieuse, s'arrête à bonne distance de la maison de son ex-épouse, objectif de sa quête depuis le début du film.

Un autre aspect mérite d'être souligné : le nombre extrêmement faible de scènes ou d'allusions, mêmes secondaires, à des actes de solidarité collective ou, à tout le moins, de solidarité *hors du cadre strict des relations affectives et familiales*. Hors l'affect, point de principe : la guerre des mondes est avant tout la guerre de tous contre tous, ayant pour acteur de base les familles, comme aux pires heures de l'ère victorienne. Même les rares coups de main donnés par des individus lambda tournent au vinaigre : une dame, croyant la fille de Ray seule, veut de bonne foi la prendre en charge, l'enlevant ainsi à son père ; un individu, offrant le gîte à ce même Ray et à sa fille, se révèle être une sorte d'illuminé avide d'actions héroïques, lesquelles mettent en danger la survie de ses hôtes – au point que le père devra assassiner l'individu mal inspiré. « L'enfer est pavé de bonnes intentions », semble dire Spielberg qui, filmant l'heureux dénouement des agissements d'un vil opportuniste dans *La Liste Schindler*, démontre surtout que le paradis en est pavé de mauvaises. Spielberg étant incapable d'immoralisme ou d'amoralisme, on peut décemment craindre que ce soit bel et bien une certaine vision étriquée de la morale qu'il défend, par exemple celle d'un éthologue comme Franz de Waal. Celui-ci nous indique, dans la préface de l'un de ses ouvrages sur l'altruisme chez les primates, que les individus (humains) n'aident les autres que si, d'une part, ils sont eux-mêmes hors de danger, ou si, d'autre part, ils ont d'abord, préalablement, premièrement, aidé leurs proches – la solidarité s'étendant en cercles concentriques au-delà de leurs relations affectives à cette seule condition. Les résistants qui durent faire le dur choix de lutter contre l'occupant en sachant que ceux-ci allaient, en rétorsion, fusiller des otages, parfois membres de leur famille, seront heureux de l'apprendre. De même que les malheureux crevant de faim dans les camps de concentration et qui trouvaient pourtant encore un bout de pain à donner aux prisonniers russes, encore plus maltraités qu'eux.

**Frédéric DUFOING**